

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below:

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Paginations d'irregular.
Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							/				

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

PER
4-226

VOL. I.

AOUT 1893.

No. 7.

LE
MAITRE
— DE —
FRANÇAIS
REVUE MENSUELLE
DE GRAMMAIRE ET DE LITTÉRATURE

— SOMMAIRE —

1. Avis.—2. La Saint-Jean-Baptiste.—3. Le 14 Juillet.—4. Quatre-vingt-neuf (pour un toast à la France.) par LOUIS FRÉCHETTE.—5. Goût artistique et culinaire.—6. *Céleste*, (suite), études de mœurs acadiennes, par LOUIS TESSON.
-

Montréal

Publié par LOUIS TESSON & CIE

No. 2269, RUE STE-CATHERINE

Free Treatment

every day during the coming week. All new patients will receive one treatment free, at Dr. Vescelius' Healing Institute, 73 North Pearl st., Albany, N. Y. Rich and poor are cordially invited.

From the Albany Press and Knickerbocker :

Remarkable Cures.

The many remarkable cures attributed to Dr. W. I. Vescelius, of No. 73 North Pearl street, have their foundation on facts. This well known magnetic healer has done a wonderful amount of good among the afflicted. The thousands whom he has relieved from chronic catarrh, rheumatism and other ills are bounteous in their praise of the work of this good man, who devotes an hour of his valuable time each day to treating the poor, free of charge.

VESCELIUS'



LILY BALM
Trade Mark

DR. VESCELIUS' LATEST DISCOVERY

LILY BALM is a clean, beautiful Ointment. It softens, beautifies, purifies and heals the skin. It removes rheumatic pains. It is excellent for inflammation of the throat and lungs. It loosens a cough. For eczema, salt rheum, tetter, rash, itch, itching sensation, corns and bunions, ring worms, sprains or eruptions, it is unsurpassed. Lily Balm is very popular. Those who have used it call for the second, third and fourth box. Some have had half a dozen boxes. It is destined to become a household necessity. It is a nice hair dressing. It beautifies the complexion. Prepared and for sale by Dr. W. I. Vescelius, 73 North Pearl Street, Albany, N. Y. Price 85 and 50 cents a box. Sent by mail on receipt of price. It is also for sale by S. C. Hodgking, druggist, 73 N. Pearl Street.

VESCELIUS' Vegetable Liver, Stomach, Kidney and Blood Pills, for sale by Dr. Vescelius, 73 North Pearl street, Albany, N. Y., by S. C. Hodgkins, druggist, 73 North Pearl street, and by all druggists.

Price, 25 Cents a Box.

◎◎SCHOOL ◎ FOR ◎ BOYS◎◎

429 South Salina St.,

SYRACUSE, N. Y.

—(o)—

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted and careful attention given to the individual needs of each.

Chas. C. Sherman, B. A., (Yale),

PRINCIPAL.

French Taught

BY A NATURAL METHOD

Translations

Address **LOUIS TESSON, 29 Mansfield St.**

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur * de * Fromages

1834

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

TELEPHONE 6286.

JULES DOUX

Maison Française

de teinturerie et de dégraissage

FONDÉE EN 1852

233 BLEECKER Street, UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Springs
et dans les principales villes des Etats-Unis.

Circulaire envoyée franco, sur demande.

Burdock
BLOOD
BITTERS **CURES**
CONSTIPATION.

Constipation or Costiveness is an annoying and dangerous complaint caused by irregularity of the bowels, which produces disastrous results to health, causing biliousness, bad blood, dyspepsia, etc. B.B.B. acts perfectly to cure constipation and remove its effects. If you have never tried it, do so now.

IT NEVER FAILS.

"Was very bad with Costiveness, and one bottle of Burdock Blood Bitters cured me. Would not be without it."
Mrs. Wm. Finley, Jr., Bobcaygeon.

LONDON, ONT.

WILLIAM J. BIRKS

Organist Dundas Street Centre Church.

Receives Pupils for Organ,

Piano and Voice Culture at his studio.

No. 11 Odd Fellows Hall.

Terms on Application.

GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

Bonaventure Station

—) MONTREAL. (—

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the
Continent. Electric Fans. Meals served at
all hours at reasonable rates.

—o—o—o—o—o—o—

CUISINE UNEXCELLED

—o—o—o—o—o—o—

H. L. McGUIRE - - Lessee and Manager.

ALFRED GEROT

Restaurant * Français

A LA CARTE

Consommations de premier choix.

285 Washington Street, *près SWAN*

BUFFALO, N. Y.

WHAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! HOW??

— USE —

STOP-IT

The great TOOTH-ACHE Remedy.

SOLD EVERYWHERE.

15c. A BOTTLE.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS ?

LE MAL DE DENTS !!

Arrêtez-le !! Comment??

— EMPLOYEZ LE —

STOP-IT

Le grand Remède du

MAL DE DENTS.

En vente partout à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 RUE ST-LAURENT, Montréal.

KINGSTON LADIES' COLLEGE

CONSERVATORY OF MUSIC

Students prepared for Departmental and University Examination.
The refining influences of home combined with high mental training.

THE MUSICAL DEPARTMENT is in charge of Arthur FISHER,
Esq., Mus. Bac., A. C. O., England.

For terms and prospectus apply to Mrs. CORNWALL, Principal, at
Kingston, Ladies' College.

Désirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au
STRASBOURG CHARCUTERY, 2280 Rue Ste-Catherine, Montreal

A V I S

Presque tous les éditeurs de revues littéraires ferment leurs portes en cette saison et s'en vont rejoindre leurs lecteurs en villégiature dans des vallées ombreuses du Nord ou sur les côtes de l'Atlantique. Le MAITRE DE FRANÇAIS n'a pas cru devoir se soumettre à cette règle, si douce quelle puisse être. Dans sa légitime ambition de se développer au plus vite, il n'a pu se résoudre à un arrê de deux mois. Sachant bien toutefois qu'en pleines vacances, il serait inutile de vouloir s'imposer à des lecteurs justement récalcitrants, puisque les vacances sont faites pour le repos, il se bornera pour le mois d'août à faire acte de présence en attendant la rentrée des classes et le commencement des études sérieuses avec le mois de septembre.

Et pourtant nous espérons que le lecteur bénévole trouvera encore parmi ses plaisirs quelques instants à consacrer au récit sommaire d'événements dont la ville de Montréal a été le théâtre ces jours derniers.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

On sait que les Canadiens-français viennent de célébrer leur fête de la St-Jean-Baptiste.

Le gouvernement français a envoyé à cette solennité une délégalion composée d'hommes distingués : M. Monthiers, chef de la commission française de Chicago ; le marquis de Chasseloup-Loubat, ingénieur des arts et manufactures, et commissaire spécial du congrès à Chicago ; M. Stegg, représentant le ministère de l'Instruction publique ; M. Levasseur, délégué de l'*Alliance française*, professeur au collège de France, membre de l'Institut, etc. ; M. le comte de Palincourt, un descendant de Montcalm, commandant le détachement de marins français à l'Exposition de Chicago, etc., etc.

Nous avons eu le plaisir de serrer la main à ces messieurs, à la maison de refuge et de bienfaisance de l'*Union Nationale Française*, de Montréal, sur une terre française, comme l'a fait remarquer M. Joseph Edmond, le sympathique et dévoué président de cette société, puisque l'établissement est la propriété de l'*Union*. Nous avons passé là une bonne heure en compagnie de nos éminents compatriotes, qui prenaient le plus vif intérêt à l'exposé des services rendus par l'*Union Nationale Française*, et ont promis d'y appeler l'attention du gouvernement français.

Nous les avons revus et surtout entendus les jours suivants. Il serait trop long de donner une idée des discours où Français

et Canadiens-français ont rivalisé d'éloquence patriotique. Il suffit de citer des noms comme ceux de Laurier, Mercier, David, l'habile président de la société St-Jean-Baptiste qui a mené à si bonne fin la construction du Monument National. Tout ce que le Canada-français compte de plus distingué dans la politique, les lettres et les arts, dans l'industrie et le commerce, était là. Nous avons regretté de ne pas y voir M. Louis Fréchette ; mais nous savions qu'il lui était impossible d'assister en personne aux fêtes de la St-Jean-Baptiste.

Comme éditeur d'un journal français, dévoué à l'étude et à la propagation de la langue française, nous ne pouvions manquer de centrer tout particulièrement notre attention sur les discours de M. Levasseur, délégué de l'*Alliance Française*, de Paris, et sur ceux du juge Jetté, président du comité de cette même Alliance à Montréal.

Nous détachons de l'éloquent discours de ce dernier les quelques alinéas qui font l'historique de l'*Alliance Française* et du but qu'elle poursuit :

“ Fondée il y a dix ans, en juillet 1883, par un nombre de personnes si restreint qu'il n'atteignait même pas le chiffre traditionnel des dix justes de l'Écriture, l'Alliance française compte aujourd'hui plus de 20,000 membres en France et ailleurs. Son but, je l'ai dit déjà, est de propager la langue française sur tous les points du globe. Son mode d'action est fort simple : recueillir, en France, des ressources qu'elle dépense au dehors. Ainsi c'est la vieille mère-patrie qui s'inquiète de ses enfants disséminés partout et qui leur vient en aide pour les secourir et les soutenir dans les difficultés qu'ils rencontrent quelquefois loin d'elle. Comme l'a dit fort justement un homme d'État français : “ Tout le monde a plus d'argent que quelques-uns ; ” l'*Alliance* s'adresse donc à tout le monde, elle demande à chacun une légère cotisation de six francs par année et avec cette ressource elle envoie des secours dans toutes les parties du monde. Y a-t-il, ici ou là, en Chine ou au Nouveau-Brunswick, en Orient ou en Occident, un point où la langue française est menacée faute d'écoles suffisantes, l'Alliance s'empresse de fournir l'aide nécessaire, et ces gouttes d'eau, versées dans son trésor, se répandront en pluie bienfaisante pour féconder des œuvres qui étaient exposées à périr. Voilà, messieurs, la patriotique pensée qui a présidé à la fondation de cette admirable société, qui compte aujourd'hui parmi ses membres tout ce que la France a de plus illustre et de plus généreux.

“ Et il ne faudrait pas croire que cette société ait été fondée dans un but agressif ou hostile ; non, elle n'est que l'expression calme et mesurée du désir légitime de conserver à la race fran-

çaise la part d'influence qu'elle a su conquérir dans le monde entier. Les autres nations, d'ailleurs, en font autant, soit par des moyens absolument identiques, soit par des modes différents. Ainsi il existe depuis 1880, en Autriche, une *Association scolaire allemande*, qui a pour but de propager la langue allemande dans tous les pays de la monarchie austro-hongroise.

“ Il a été fondé à Berlin, en 1881, une association sous le même nom, qui a pour but de conserver au germanisme les Allemands établis à l'étranger et de les aider à rester Allemands ou à le redevenir.

“ En Italie, le gouvernement a réorganisé lui-même, en 1888, d'après un plan d'ensemble, les écoles italiennes à l'étranger, dans le double but de faire concurrence aux écoles religieuses d'abord, et de propager ensuite la langue italienne et de combattre l'influence française dans le Levant et sur la côte septentrionale de l'Afrique.

“ Enfin bien qu'il n'existe pas, en Angleterre, d'association pour la propagation de la langue anglaise, c'est un fait connu que les sociétés religieuses qui agissent au dehors, tiennent largement lieu d'une telle organisation.

“ Le but que se propose l'Alliance française est donc parfaitement légitime et ses moyens d'action sont exclusivement pacifiques et bienfaisants.”

* *

Nous n'avons pas manqué d'assister aux représentations populaires du Parc Sohmer, dont le succès fait honneur à la direction de MM. Lajoie et Lavigne. Il y eut d'agréables surprises réservées au public, entre autres, la *Marseillaise* chantée par Mlle Elaine Gryce.

Enveloppée dans les plis du drapeau tricolore, Sarah Bernhardt, nous eût lancé cet appel :

Marchons, marchons !

Et nous l'eussions suivie avec enthousiasme, en répétant le refrain.

Mlle Elaine Grace (Gryce, voulons-nous dire) s'est contentée de s'écrier aux accents de sa voix superbe :

Marchez, marchez !

C'était un peu moins entraînant, on l'avouera, car nous nous imaginons que les bataillons se fussent retournés plus d'une fois pour voir le chef que sa grandeur enchaînait au rivage.

Si au moins elle eût voulu les suivre, quelle belle cantinière elle eût fait !

Est-ce un scrupule patriotique ou simplement une erreur bien pardonnable à une Anglaise ?

A notre retour, dans l'omnibus, nous cherchions encore à ré-

soudre cette question, lorsque par hasard Mlle Gryce vint s'asseoir à nos côtés. En France nous n'aurions pas hésité une minute à saisir l'occasion qui se présentait si naturellement d'avoir la solution d'un problème, qui nous hantait la cervelle ; mais pensez-y donc, il fallait se permettre d'adresser la parole à une jeune demoiselle. Comment le faire sans présentation préalable ? Nous avons dû y renoncer pour ne pas risquer de passer pour un malappris. Et voilà comment, chers lecteurs, le mot de l'énigme est encore à trouver.

Nous nous en sommes consolé le 14 juillet en joignant notre voix à celles de nos compatriotes qui s'élevaient de toutes parts pour célébrer notre fête nationale.

Marchons, marchons !

LE 14 JUILLET

L'anniversaire de la prise de la Bastille est, on le sait, le jour que la France républicaine a choisi pour sa fête nationale, bien que la République n'ait été fondée que le 22 septembre 1792.

La prise d'une vieille forteresse pouvait paraître en elle-même de peu d'importance. Au duc de Liancourt qui lui en apportait la nouvelle à Versailles, Louis XVI demandait d'une voix plus émue que courroucée :

— C'est donc une révolte ?

— Non, sire, répondit le duc, plus clairvoyant ; c'est une révolution.

En effet, cette vieille Bastille, où tant d'innocents avaient souffert et péri, représentait aux yeux du peuple tous les excès et toutes les injustices du vieux régime. Il s'en rendit maître en un jour de colère, et cette attaque audacieuse n'était que le prélude des assauts qu'il allait livrer aux abus du pouvoir. Ces luttes terribles ont eu leurs contre-coups dans le monde entier ; elles y ont propagé les idées de liberté et de progrès, de sorte que le 14 Juillet n'est pas seulement la fête de la France, mais aussi la fête de l'humanité.

Ceux de nos lecteurs qui ont visité Paris à cette époque savent avec quelle magnificence et quel enthousiasme la capitale célèbre notre fête nationale. Ils ont pu en avoir une idée dans les grandes villes de ce continent, à la Nouvelle-Orléans, à New-York, Chicago, San Francisco, etc., et au Canada, à Montréal.

Les Français de France, comme on dit ici, sont moins nombreux qu'on ne pourrait le supposer ; mais il va sans dire que la masse des Canadiens-français se joint à eux avec un enthousiasme d'autant plus méritoire que le produit de la fête est destiné à la caisse du Refuge français, dont M. Joseph Edmond est le sympathique président. Toute notre population française n'a pas manqué de saisir l'occasion que lui offraient le plaisir et la bienfaisance, malgré les ondées qui auraient pu refroidir son enthousiasme. M. le comte de Turenne, consul de France, a fait l'ouverture de la fête par une belle allocution. On devine le reste : discours, chants patriotiques, jeux de toutes sortes, représentations théâtrales, et cela pendant quatre jours.

QUATRE-VINGT-NEUF !

(Pour un toast à la France.)

—

Avec toi le passé s'éroule,
 Vaste et sublime éclosion.
 Avant ton aurore, la foule
 Sommeillait dans l'abjection ;
 Tu parais, et soudain la France
 Donne à la pauvre humanité
 Ce gage de sa délivrance :
 L'ÉGALITÉ !

O date d'immortels présages,
 Avant toi que de maux soufferts !
 Les peuples allaient par les âges
 Trainant leur opprobre et leurs fers.
 Tu brillas, et, brisant ses chaînes,
 L'homme vit luire en sa fierté,
 Au reflet des aubes prochaines,
 LA LIBERTÉ !

C'est toi, France, mère féconde
 Qu'on ne saurait assez bénir,
 Qui souffles ainsi sur le monde
 Les effluves de l'avenir.
 Quelle nation s'y dérobe,
 Quand ta suprême autorité
 Crie à tous les enfants du globe :
 FRATERNITÉ !

Fraternité, divine flamme !
 Égalité, source du droit !
 O Liberté, toi que proclame
 Toute âme qui pense et qui croit !
 Dans son pavillon tricolore
 La France, ô grande trinité,
 Depuis un siècle vous arbore
 A sa santé !

LOUIS FRÉCHETTE.

Gout Artistique et Culinaire

La presse américaine est unanime à admirer le goût artistique déployé dans la section française de l'exposition de Chicago.

Le *Times*, entre autres journaux, dit que les Français entendent l'art d'exposer mieux qu'aucun autre peuple d'Europe ; c'est un fait qui saute aux yeux lorsqu'on visite l'exposition de Chicago. Cet art de l'installation consiste non seulement dans la disposition des produits exposés, mais aussi dans la façon de les présenter à leur plus grand avantage, et personne ne contestera que, dans tous les départements, les produits français sont admirablement installés et produisent tout l'effet désirable, ce qui ne fait qu'ajouter à leur mérite propre. Cet art est si essentiellement français, que le point principal par lequel l'exposition de Paris en 1889 l'emporte sur l'exposition colombienne de 1893 est, d'après les personnes qui ont vu les deux, la supériorité de l'installation.

Cet hommage rendu au goût artistique de la France est très flatteur : mais, comme on le pense bien, ce n'est pas le seul goût qu'elle possède à un haut degré et dont elle puisse se vanter. Sans parler de son goût littéraire et autres, que de gens apprécient justement le goût de sa cuisine ! Si, comme dit Boileau, tout Français est né malin, on peut également affirmer que tout Français est né cuisinier, ce qui ne contredit en rien l'assertion du poète, car les cuisiniers savent joindre à l'art d'accommoder une gibelotte celui d'assaisonner leurs conversations de bons mots et de spirituelles saillies. Mais quand il s'agit de l'art, il n'y a plus de plaisanteries possibles et ses adeptes iraient encore, s'il le fallait, jusqu'au sacrifice de Vatel pour sauver l'honneur professionnel. Ne croyez pas que pour trouver de tels artistes, il soit nécessaire d'entrer dans les plus beaux hôtels. Les apparences sont souvent trompeuses, et le prix n'est pas en raison directe de l'excellence d'un dîner, car il faut bien que le consommateur paie le déploiement de luxe qui l'environne et toutes ces choses qui sont sans doute un régal pour les yeux, mais peu attrayantes pour l'estomac. Il n'est pas bien facile à un touriste direz-vous, de trouver un établissement qui réunisse ces conditions : bonne table, bon service et modicité des prix. D'accord. Eh bien, nous vous en indiquerons un. C'est le beau restaurant — non, nous voulons dire le restaurant Beau. Après tout, n'est-ce pas la même chose ? car le restaurant est beau, son propriétaire est Beau, c'est incontestable, le service est beau, le menu est beau et excellent. En un mot, beauté, bonté, et prix modérés, que peut-on désirer de plus ? L'adresse, dites-vous. Ah ! oui : 2236, rue Ste-Catherine, Montréal.

— Oui, je sais, mais c'est un sujet qui demande réflexion : et puis c'est encore bien tôt, je ne fais que de prendre la place de mon prédécesseur. J'ai tant de choses à examiner.

— Mais, objecta Céleste, cette affaire est toute examinée pour vous, il me semble. Ne m'avez-vous pas donné à entendre que si cela ne dépendait que de vous, la question était réglée d'avance en notre faveur ? Aujourd'hui, elle ne dépend que de vous.

L'évêque ne put s'empêcher de sourire.

— Ecoutez, mes amis, vous avez attendu si longtemps que vous pouvez bien attendre encore quelques semaines. Je vous promets de considérer votre affaire. Avant longtemps je vous enverrai ma réponse par votre curé.

— Bien, Monseigneur, fit Céleste, en se levant, nous ne voulons pas abuser de votre bonté ; nous attendons notre dispense, comme don de joyeux avènement.

— Nous verrons, je ne promets rien.

M. Leblanc et Céleste retournèrent chez eux le cœur joyeux. Ils étaient presque sûrs maintenant de tenir leur dispense : ce n'était qu'une question de temps. Ils ne purent s'empêcher de faire part de leurs espérances, et bientôt tout le monde dans les environs sut qu'un mariage se préparait. La nouvelle fut accueillie généralement avec beaucoup de plaisir. On plaignait M. Leblanc des malheurs immérités qui étaient venus fondre sur lui, et l'on admirait la constance de Céleste. Seuls peut-être Dominique et Nanette la reçurent avec une froideur mal déguisée. Ils voyaient s'effondrer tout à coup tous leurs projets si laborieusement échafaudés. En vain se creusaient-ils la cervelle pour trouver un moyen d'arrêter cette chute ; ils n'en trouvaient aucun ; ils les avaient tous essayés déjà sans succès. Il n'en restait guère plus qu'un ; mais ils n'y avaient aucune confiance ; c'était d'agir auprès de l'évêque. S'ils avaient pu encore compter sur le concours du curé ? Mais non, il était inutile de songer à le gagner à leur cause : il avait toujours plaidé en faveur de M. Leblanc et de Céleste. Il ne fallait pas songer à le faire changer de résolution. Restait l'évêque lui-même. Comment agir auprès de lui ? Directement, par eux-mêmes, ils n'obtiendraient rien.

Dominique fit un voyage exprès en ville et alla trouver un homme assez influent qu'il réussit à intéresser à sa cause. Cet homme promit de faire des démarches auprès de l'évêque. Dominique et Nanette en attendaient le résultat avec impatience ; mais, les jours, les semaines se passaient, et rien ne venait.

Par une sombre après-midi du mois de mars, Nanette et Céleste repassaient, sur la grande table de la cuisine, le linge de la maison. Le poêle rougissait de chaleur, et une atmosphère tiède remplissait l'appartement. Tout à coup, par la fenêtre, elles aperçurent un traîneau qui gravissait la pente du coteau et dont elles reconnurent de suite plutôt le cheval que le conducteur. C'était M. le curé, coiffé d'un bonnet de fourrures et tellement enveloppé dans un large manteau qu'il était impossible de le dévisager. M. Leblanc, qui travaillait aux granges, s'avança à sa rencontre et fit entrer le cheval à l'écurie. Puis tous deux se dirigèrent vers la porte de la maison que Céleste s'empressa d'aller ouvrir. Une fois entré dans le vestibule, où se dégageait une bonne chaleur, le curé se débarrassa lestement de son manteau, dont le haut collet était remonté, et sa figure souriante apparut tout à coup :

— Quelle bonne nouvelle vous amène, monsieur le curé ? s'écria Céleste, rayonnante d'espoir.

— Vous avez raison, c'est une bonne nouvelle. Je vous apporte ce que vous attendez depuis si longtemps.

— Quoi ! est-ce possible ? s'écrièrent à la fois M. Leblanc et Céleste.

— Oui, voilà votre dispense, écrite sur beau parchemin. Lisez plutôt, dit le curé, en tendant le papier à M. Leblanc.

Et tandis que celui-ci lisait lentement et d'une voix émue, Nanette se remettait peu à peu de la pâleur que cette nouvelle venait de répandre sur son visage. Elle reprit contenance du mieux qu'elle put et s'avança vers les fiancés pour les féliciter en des termes dont l'accent ému pouvait être considéré comme l'expression de sa joie, mais qui réellement était celle de son trouble et de sa peine.

— Voyez, disait le curé, je n'ai pas perdu mon temps ; dès que j'ai reçu la nouvelle, je vous l'ai apportée. Maintenant, il ne reste qu'un point à fixer : la date du mariage.

M. Leblanc sembla consulter Cèleste du regard.

— Je pense, fit-il, que nous attendrons jusqu'aux beaux jours, jusqu'au commencement de juin, par exemple. Qu'en penses-tu Cèleste ?

— Certes, Monsieur Leblanc, quand vous voudrez.

Dès que le curé fut parti, M. Leblanc et Cèleste, se mirent à considérer la question un peu difficile de leur mariage. Avec le peu d'argent qui lui restait et l'aide de quelques amis, M. Leblanc pourrait acheter une petite ferme, où ils s'établiraient et travailleraient avec courage. Dans la suite, toutes les fois qu'ils se rencontraient, c'était leur sujet de conversation, un sujet dont ils ne se rassasiaient pas de parler. L'attente leur semblait bien longue depuis qu'ils étaient assurés de leur bonheur ; mais en même temps la joie renaissait dans leurs cœurs, et M. Leblanc semblait avoir oublié complètement la perte de ses biens.

Le printemps était arrivé, tardif, comme toutes les années, retardé par la fonte bien lente des glaces que charrient les eaux du golfe Saint-Laurent. Les arbres commençaient à se garnir de feuilles, les oiseaux à chanter, à se poursuivre dans les branches et à bâtir leurs nids. Tout chantait et riait dans la nature. Par un beau matin des premiers jours du mois de juin, un long cortège s'acheminait vers l'église de Tignish et vint s'arrêter à la porte toute grande ouverte, où stationnaient déjà des groupes de curieux, principalement des enfants et des femmes. On vit d'abord un homme âgé, tout vêtu de noir. Il était rasé de frais, et les rides de son visage semblaient disparaître momentanément sous la joie qui l'illuminait. Il marchait d'un pas ferme, à côté d'une vieille tante, droite encore dans sa robe neuve d'étoffe bleue qu'elle avait tissée et cousue de ses mains. C'était Évariste Leblanc. Devant eux s'avavançait gravement une femme beaucoup plus jeune, au bras d'un homme qui devait être son père. Elle était vêtue de blanc, et un long voile descendait de la couronne de fleurs d'oranger qui ceignait sa chevelure brune. C'était Cèleste. Ils étaient suivis d'une foule de parents et d'amis qui vinrent se placer dans les bancs de l'église. Le prêtre, après une allocution de circonstance, s'avança vers la sainte table, et les deux fiancés allèrent s'agenouiller à ses pieds. Les

questions ordinaires furent faites, auxquelles les fiancés répondirent un OUI bien accentué que l'on entendit dans toute l'église, puis la bénédiction de l'anneau, et le prêtre prononça sur les deux fronts inclinés la formule matrimoniale.

Tandis que l'attention générale était ainsi concentrée sur les nouveaux époux, un homme se glissa dans l'église, presque inaperçu, et s'assit dans un des derniers bancs, tout près de l'entrée. Quelques têtes se retournèrent pour le dévisager ; mais, ne le reconnaissant pas, ne s'occupèrent plus de lui ; c'était un étranger.

Quand les nouveaux époux sortirent de l'église, suivis de leur cortège nombreux, l'étranger avait disparu.

Le soir vingt-cinq à trente personnes se pressaient autour d'un magnifique festin dans la salle à manger de M. Doiron. La gaieté régnait sur tous les visages, et des conversations joyeuses circulaient autour des tables. Une des filles qui servaient vint annoncer qu'un monsieur, un étranger, attendait dans le vestibule et demandait à voir M. Leblanc.

— Faites entrer, dit M. Leblanc en se levant.

La fille entr'ouvrit la porte de la salle à manger, et l'étranger parut, le même qui le matin était entré à l'église.

— M. Leblanc eut à peine jeté les yeux sur lui qu'il le reconnut tout de suite, quoiqu'il eût rasé sa barbe qu'il avait l'habitude de porter longue, ce qui le défigurait un peu.

— Monsieur Altier ! s'écria-t-il.

Et comme il lui présentait la main.

— Non, fit M. Altier, pas encore ; je n'en suis pas digne. Lisez cela auparavant.

Il lui tendait un parchemin déplié.

— Qu'est-ce que c'est ? fit M. Leblanc.

— C'est un acte de vente par lequel je vous restitue votre ferme, tous vos biens, meubles et immeubles.

Et comme M. Leblanc ouvrait de grands yeux, semblant ne pas comprendre.

— Bien, je vais vous expliquer la chose. Ruiné, comme vous l'avez su, hélas ! par des spéculations trop risquées, j'ai dû quitter le pays. J'étais dans l'Ouest des Etats-Unis, cherchant à me créer une situation, lorsqu'un beau jour m'arriva la nouvelle

qu'un de mes parents, fort riche, venait de mourir en Californie, m'instituant son légataire universel. Je me suis empressé de revenir ici, et voyez, j'arrive juste à temps pour assister à votre mariage et réparer mes torts envers vous.

Toute l'assistance applaudit à ces nobles paroles.

M. Leblanc, tout ému, prit la main de M. Altier, qu'il serra à plusieurs reprises dans les siennes.

— Ne parlons plus de vos torts, Monsieur, puisque vous savez les réparer si noblement. Asseyez-vous, et partagez notre festin.

— Je veux bien, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous m'autorisiez à faire un présent à la mariée.

— Certainement, avec plaisir.

Et. M. Altier tira de sa poche un écrin qu'il ouvrit, sous les regards émerveillés de tous. C'était une parure, or et diamants, de haut goût et d'un grand prix.

— M. Leblanc se récriait, disant que c'était trop de magnificence.

— Non, non, pas du tout. Enfin vous acceptez ?

— Il le faut bien. Comment refuser ?

Le festin et le bal se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Au moment, où tout le monde allait se retirer, M. Altier remit à M. Leblanc un trousseau de clés.—Il n'est que juste que vous emménagiez dans votre maison dès ce soir. Les préparatifs qu'on y a fait ces jours derniers étaient à votre intention. Vous trouverez tout en ordre chez vous ; vous pouvez y emmener tout votre monde, dès ce soir, et y continuer votre vie comme si de rien n'était. Tenez voici les clés, et votre voiture vous attend.

M. Leblanc serra encore une fois avec effusion la main de M. Altier avant de partir et d'entrer avec une femme charmante sous ce toit béni où devaient couler encore pour lui de nombreuses années d'un bonheur pur et vrai.

C'était à la fois le triomphe de sa tendresse, et le triomphe de la constance de sa femme bien-aimée.

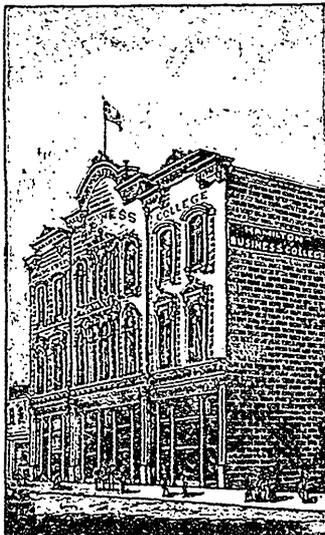
IT PAYS TO ATTEND THE BEST

CENTRAL
BUSINESS COLLEGE

Corner Yonge and Gerrard streets, Toronto, is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our Colleges, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time. Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

Sous la direction d'employés de bureau expérimentés qui donnent tout leur temps et toute leur attention à l'instruction de leurs élèves, et qui usent de leur grande influence en faveur de ceux qui désirent des emplois.



College Commercial

ET

Institut de
Sténographie

34, 36, 38 ET 40

JAMES ST. SOUTH
HAMILTON, ONT.

SPENCER ET McCULLOUGH
Principaux.

On envoie
FRANCO sur demande une circulaire descriptive richement illustrée.

THERE IS MONEY

— IN A —

Business Education

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

HAMILTON COLLEGE OF MUSIC

CORNER MAIN & CHARLES STS.

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten weeks (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director.

Hamilton Ladies' College

A N D

CONSERVATORY OF MUSIC

ESTABLISHED 1860.

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 400 graduates.

The Conservatory of Music teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required. It prepares for the degree of Bachelor of Music.

The Art Department furnishes splendid advantages: Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms, Address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.

THE
LIVINGSTON PARK
SEMINARY

ROCHESTER, N. Y.

✠ FOUNDED IN 1858. ✠

Boarding and Day School for Young Ladies and Children.

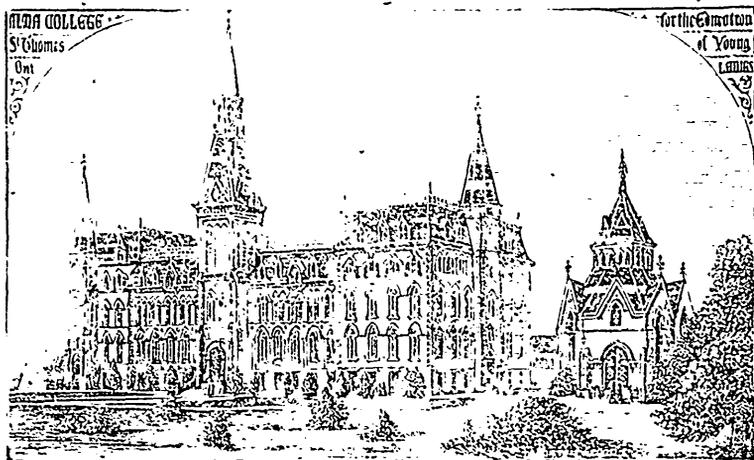
**Special attention given to Music and
the Modern Languages.**

Young Ladies fitted for College.

For Circulars and terms apply to

MISS G. C. STONE,
PRINCIPAL.

School re-opens, September 20th, 1893.



ALMA

THE LEADING
Canadian College
FOR
YOUNG WOMEN

Faculty of 20 University Gr-
duates and certificated Teachers.

Graduating Courses in Literature,
Languages, Music, Fine Arts, Elo-
cution, Commercial Science. RATES
LOW.

Attendance 200 from all parts of
America.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal AUSTIN A. M.

Saint Thomas, Ont.

Milk Granules

is the solid of pure Cow's Milk so
treated that when dissolved in the
requisite quantity of water it yields
a product that is

**The perfect equivalent of
MOTHER'S MILK.**

It contains nothing that is not
naturally present in pure cow's milk,
and it is the **NATURAL FOOD** for an
Infant deprived of its mother's milk.

STAMINAL

supplies the feeding qualities of
Beef and Wheat,

and the tonic qualities of

Hypophosphites

combined in the form of a

PALATABLE ■ BEEF ■ TEA.

A Valuable Food and Tonic.

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Is the Virtues of **Prime Beef** in a concentrated and easily
digested form

— INVALUABLE —

As * a * **Strength - giving** * Food.

REÇU LE

25 JUIN 1975

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC